ML
ML
886
A

EMILE POLAK

FRONTISPICE DE CONSTANT MONTALD

# Les Sentiers du Silence.

## Poëmes

Chez Eugène FIGUIÈRE & Cie, Editeurs à Paris

Au Poète Raymond Limbosch
Très amicalement
Emile Polak

Bruxelles le 16-4-99

M.L. A 886

# Les Sentiers du Silence

ML

*Il a été tiré du présent ouvrage dix exemplaires*
*sur papier de Hollande*
*numérotés à la presse*

---

*Tous droits réservés pour tous les pays,*
*y compris la Russie.*

EMILE POLAK

---

# Les Sentiers du Silence.
## Poëmes

CHEZ EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie, ÉDITEURS
PARIS — 7, Rue Corneille

*La vie n'est autre que départs*
*Et tout départ est comme un deuil*

LIVRE PREMIER

# Les Sentiers du Silence

Je voudrais vous montrer ma douleur et mon âme,
O ! vous tous qui pleurez et passez sans me voir ;
Je voudrais vous montrer les sanglots de mon âme
Et ma pauvre détresse et mon cœur sans espoir.

Je voudrais vous donner ma douleur en pâture,
Et vous donner à tous un lambeau de mon cœur,
Pour qu'au fond de vos yeux, votre pauvre douleur
Se console en la mienne et vous semble moins dure.

*A Emile Verhaeren*

J'ai peur de n'aimer point assez
Les Etres et les choses,
Le cœur des Hommes et des roses.
J'ai peur de n'aimer point assez

Les gestes lourds et maladroits,
Les mots touchants et ridicules
De ceux qui pleurent dans l'effroi
De la pâleur du crépuscule.

Tant de regards m'ont attendri
Depuis les jours de mon enfance,
Tant de regards comme des cris
M'ont pénétré de leur souffrance.

Mes mains ont serré trop de mains
Dont la douleur était brûlante,
Et mes vieux doigts restent empreints
D'un mal sournois qui les tourmente.

J'ai peur de n'aimer point assez
Ces pauvres yeux pleins de détresse,
Ces pauvres mains qui m'ont touché,
Ces cœurs en deuil que l'ombre blesse.

Tout ce qui vit dans la lumière,
Dans le soleil et dans la nuit,
Tout ce qui tremble de misère
Au seuil tremblant de mon logis.

*A ma Mère*

Je ne peux plus haïr, j'ai trop pitié des hommes,
J'ai trop pitié de ceux qui souffrent dans la nuit,
De ceux qu'un souvenir de jour en jour assomme
Et qui pleurent l'Eté de leurs rêves enfuis.

O ! j'ai trop de pitié pour leurs humbles masures,
Pour leurs tristes jardins, pour leurs pauvres blessures,
Pour leurs grands yeux, pareils à de longs cris d'effroi,
Que peut-être l'amour a frôlés de ses doigts ;

Que peut-être le crime a brûlés de ses lèvres,
Dans un âpre baiser comme un torrent de fièvre,
Que peut-être la haine et l'horreur ont élus
Pour y mordre leur âme et leur être déçu.

Tant de mornes douleurs et de peines sans nombre,
Tant de jours de détresse et de sombres départs,
Tant de mornes adieux ont chargé leurs fronts d'ombre
Et terni leurs espoirs et voilé leurs regards.

La colère et l'orage et les jours de tempête
De leur rythme brutal ont rythmé leur esprit,
Et leurs pas haletants qui décharnent leur tête
S'en vont traînant leur cœur par les chemins détruits.

Car pour eux, l'existence est une longue attente
Où s'épuise l'ardeur des plus nobles élans,
Où chaque heure défunte à passer fut trop lente,
Où chaque heure à venir est un nouveau tourment.

*A Prosper Roidot*

Ils sont partis au clair de l'aube
Avec un tout petit ballot,
Ils sont partis au clair de l'aube
Avec leur cœur plein de sanglots.

Ils sont allés par des chemins
Où ne croissaient que des fleurs d'ombre,
Ils ont cueilli ces fleurs sans nombre,
Ces fleurs d'amour et de chagrin.

Ils en ont mâché les pétales
Sanglants d'orage et d'ouragan,
Ils ont marché sous la rafale
De ces pétales, lentement.

Ils ont marché longtemps, longtemps,
Traînant leurs pas dans les ornières,
Mais autour d'eux, depuis longtemps,
La nuit pleurait dans les ornières.

Ils ont cherché dans la folie
De cette nuit pareille à rien,
Ils ont cherché dedans leur vie
L'espoir qui leur brûlait les mains.

*A Georges Ramaekers*

Vos pas éteignent dans les prés
Les fleurs de l'aube, essaim de grâce,
Et vos mains cueillent l'air qui passe,
Vous, dont les yeux ont trop pleuré.

Vous, dont le cœur a trop cherché
L'été parmi les herbes lasses,
Vous, que des larmes d'ombre glacent,
Vous, dont l'espoir s'est ébréché,

Vous, qui n'avez jamais trouvé
Que des regards pleins de menaces,
Vous, que la destinée efface
Et que la vie a réprouvés,

Vous, dont les dos se sont cassés,
Vous, que l'hiver chasse et pourchasse,
Vous, dont la voix est sourde et basse
Et que la joie a délaissés,

Vous, qui marchez dans le passé,
Mon cœur bénit vos pauvres faces
Et vous appelle et vous embrasse
Car la douleur vous a blessés.

*A mon ami Willem Schurmann*

Sait-on vers quels pays lointains
S'en vont ces voyageurs du soir ?
Sait-on vers quels pays lointains
S'en vont leur rêve et leurs espoirs ?

Voici les lents, voici les lourds
Et puis ceux-là de tous les jours,
Ployés en deux sous leurs valises
Et sous le temps qui les enlise.

O ! leur front morne et fatigué,
Et puis leurs pas traînant dans l'ombre
Au bout du fil de leurs pensées,
Leurs cœurs transis, errants et sombres.

Les voyez-vous le long des quais,
Portant le poids de leur visage ?
Les voyez-vous le long des quais
Avec leurs yeux pleins de nuages ?

Cherchant ici, cherchant là-bas,
Leurs trains dans l'or du jour qui meurt,
Et s'en allant toujours plus las
Vers les pays fascinateurs.

Ce sont les voyageurs du soir,
Cherchant partout un peu d'espoir,
Mais ne trouvant dans les chemins,
Que les poings noirs de leur destin.

De bouge en bouge,
De bouge en trou
S'en vont les pauvres et les fous,
Les pauvres fous et leur misère
Traînant la vie et sa chimère.
De bouge en bouge,
De bouge en trou
S'en vont les pauvres et les fous
Avec leurs cœurs comme des trous.

Un jour d'été je les ai vus
Marchant hagards et les pieds nus
Sur les cailloux et les pierrailles
Sous le soleil et sa mitraille.

Ils étaient lourds de tous leurs os,
Mais ne prenaient aucun repos,
Car, sans repos la vie tenaille
Leurs chairs, leurs cœurs et leurs entrailles.

La terre est noire et semble vaine
A leurs yeux las, remplis de haine
Pour moi, pour toi, pour tout le monde.
Les fleurs, les fruits leur sont immondes.
Ils n'ont plus rien qu'un peu de sang,
Et quelques morts et des enfants ;
Mais pas de cris, mais pas de pleurs,
Ils sont usés par la douleur ;
Ils ne sont plus que de vieux riens,
Ils ne sont plus que de vieux chiens.

De bouge en bouge,
De bouge en trou
S'en vont les pauvres et les fous
Avec leurs cœurs comme des trous.

*A Yvonne Weill*

Il est de petits carrousels
Qui tournent, tournent dans le vent ;
Il est de petits carrousels
Dont les chevaux semblent vivants.

Chevaux hagards aux fronts têtus,
Ils ont de grands yeux étonnés,
Ils ont de longs regards battus,
Ils ont parfois l'air consterné.

Ils ont de longs regards humains
Où saignent l'ombre et la douleur.
Ils sont honteux de leur destin
Et la lumière leur fait peur.

Ils sont usés, ils sont boiteux,
Ils vont par bonds, par sauts hâtifs,
Ou bien d'un vieux pas cahoteux
Au son de l'orgue intempestif.

On les repeint deux fois par an,
Et leurs sabots sont bien trop noirs,
Leurs poils vernis, trop reluisants,
Sont plus brillants que des miroirs.

Les enfants grimpent sur leur dos,
Avec des cris de plein Eté,
Mettant les mains dans leurs naseaux
Frappant leur poitrail éreinté.

Ils sont là-bas, tout à l'écart,
Au seuil de quelque carrefour
Et passent jusqu'au soir très tard,
Passent en rond, passent toujours.

Il est de petits carrousels
Qui tournent, tournent dans le vent ;
Il est de petits carrousels
Dont les chevaux semblent vivants.

*A M. Fierens-Gevaert*

Les vieux objets,
Les vieux portraits
Sont les paroles du regret.

Ils sont vêtus du poids des jours,
Vêtus de pleurs, vêtus d'amour,
Parfois cachés dans une armoire,
Parfois aussi mitrés de gloire.

D'anciens printemps leur ont souri,
D'anciens soleils les ont ternis,
Des mains d'enfant, des mains de femme
Les ont dotés d'un cœur, d'une âme.

Ils ont des yeux qui nous regardent
Et qui nous disent doucement,
Que le temps passe et qu'il nous ment
Et que l'Hiver toujours nous garde.

Les vieux objets,
Les vieux portraits
Sont les paroles du regret.

*A Grégoire Le Roy*

Du fond des vieux horizons gris
S'en vient la pauvre et morne pluie,
Mouillant les vieux chemins aigris
D'où la lumière s'est enfuie.

O ! ces chemins froissés, blessés,
Par tant de pas désabusés !
O ! ces chemins que le Passé
Semble à jamais avoir usés !

Ils sont pareils à trop de cœurs
Dont la douleur fut infinie,
Et dont l'ardeur et la douceur
Par trop de pleurs furent ternies

O ! que de larmes enfouies
Au long des routes, sous la pluie.

LIVRE II

# Chansons

*Au fond des fleurs*
*il est des larmes...*

CES « CHANSONS »

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉES

A BLANCHE DUDICOURT

## I

Je veux chanter une chanson
Rythmée au rythme du soleil,
Une chanson dont tous les sons
Semblent éclos dans l'air vermeil.

Et qui soit simple et soit pareille
Au chant des fleurs et des nuages,
A la lumière qui s'éveille,
A la clarté des grands rivages.

Je veux chanter une chanson
Si claire et pleine de douceur,
Qu'elle soit douce à l'abandon
De ceux que glace la douleur.

## II

De la lumière entre en mon cœur,
Et c'est la plaine, et c'est l'espace,
C'est la clarté des jours qui passent ;
De la lumière entre en mon cœur.

Les jours s'en vont, la clarté reste,
Le soleil luit dedans mon cœur,
Il me fait mal, il me fait peur ;
Les jours s'en vont, la clarté reste.

La clarté brûle ma douleur,
Elle calcine mes regrets ;
Ne verserai-je plus de pleurs ?
La clarté brûle ma douleur.

## III

J'attends un jour qui ne vient pas,
J'attends la vie et la lumière,
Le soleil luit, ne le vois pas,
Mon âme est close à la lumière.

Le ciel est doux de ses nuages,
La Terre est claire de ses blés,
O! regardez les beaux nuages
Vous tous que j'aime et qui m'aimez.

Bercez votre Etre de lumière,
Touchez les fleurs de vos yeux purs
Et m'apportez dans leur azur
De frais pétales de lumière.

## IV

Je voudrais dire O ! tant de choses,
Je voudrais être dans la nuit
Tout ce qui souffre, mais je n'ose,
Car mon courage s'est enfui.

Mes yeux fermés à la clarté
Se sont ouverts parmi les ombres,
Et mes regards pleins d'anxiété
Ont peuplé l'ombre de décombres.

J'ai vu des fleurs pleurer du sang,
J'ai vu de pauvres mains malades,
J'ai vu de tout petits enfants,
J'ai vu la mort et ses mains fades.

J'ai vu la nuit, j'ai vu ses larmes,
J'ai vu couler le sang des fleurs,
Et maintenant n'ai plus de larmes,
Mon cœur a touché la Douleur.

V

J'ai peur d'être trop près de vous,
Pourrai-je aimer encore ?
Comprenez-vous, comprenez-vous
Pourquoi la nuit vient dès l'aurore ?

Comprenez-vous pourquoi les herbes
Se fanent sous nos pas ?
Pourquoi le vent se montre acerbe,
Pourquoi l'Eté ne sourit pas ?

Nos yeux sont las, nos mains sont lasses,
Nos mots ne sont que pleurs,
Vous regardez le temps qui passe,
Et moi, j'entends le temps qui meurt.

Comprenez-vous, comprenez-vous
Pourquoi nos mots ne sont que pleurs ?

## VI

Vous qui marchez au long des routes,
Cueillant des herbes et des fleurs,
O ! piétinez les buis du doute,
Les buis amers de votre cœur.

Vous qui chantez au long des plaines
Sous les grands lacs du clair azur,
Chassez les ombres de la Haine,
De vos deux mains, de vos yeux purs.

Vous qui pleurez au long des heures,
Au long des fleuves du regret,
N'attendez pas que l'Ame meure
Pour vous enfuir à tout jamais.

LIVRE III

# Les Ombres du Chemin

*Quand nous serons vieux,*
*Tous deux,*
*Sous l'ombrage*
*De l'âge*
*Nos âmes ridées se regarderont.*

*Tout au fond,*
*Comme de grands yeux profonds*
*Qui comprennent et qui voient et qui vont*
*Et qui pleurent*
*Les heures*
*Perdues.*

O ! pouvoir être aimé simplement, pour moi seul,
Dans un petit grenier, porte et fenêtre closes,
Et ne voir de la vie et de l'homme et des choses
Qu'un rayon de soleil, du pain blanc et des roses.

O ! pouvoir être aimé, pouvoir donner mon âme,
Ma pensée et mon cœur et mes tremblants espoirs,
A celle qui viendrait doucement, par un soir,
Dans l'ombre du silence à mon chevet s'asseoir.

Et pouvoir éclairer, de ses deux yeux ravis,
Les sentiers du Destin, les forêts et les plaines,
Et les heures de deuil et de détresse pleines,
Et mes yeux et mon front et mon cœur et ma peine.

O toi ! qui t'en viendras, par un jour de septembre,
M'apporter humblement le pain, le lait et l'ambre
De ton âme, ardemment vers la mienne accourue,
Et qui, dans le jardin où mes rosiers sont morts,
De tes larges yeux clairs ensemenceras d'or
La Terre. — Toi, qui t'en viendras. O ! sois la bienvenue.

Tout bas, je t'invoquais durant les nuits sans nombre,
Quand mon âme errait, là, dans les vieux chemins sombres,
Et que mes pas, en vain, cherchaient tes pas dans l'ombre.

O ! tisse avec tes doigts lumineux et paisibles
Tout autour de mon front une trame infrangible
A la douleur.
Et prends entre tes bras mon cœur,
Et mes pensées, et ma folie,
Et mon corps las et puis ma vie.

Sois leur la douce pluie et le calme des plaines,
Et berce entre tes mains, si tendrement sereines,
Leur angoisse profonde et leurs affres soudaines.

Les sentiers sont déjà couverts de feuilles mortes ;
L'hiver viendra bientôt se heurter à ma porte,
Et je voudrais dormir sur le sable brûlant
De ta large poitrine, abreuvé par ton sang.

Les pommiers blancs et frais d'orgueil,
Riants et clairs, là, sur le seuil
De mon jardin, très doucement t'attendent.
Toutes leurs fleurs et leurs feuilles se tendent
Vers le printemps de tes cheveux,
Et vers tes mains, et vers tes yeux,
Et vers ton infinie tendresse.

Et quand tes pas viendront éclairer ma détresse,
Et que ta bouche, enfin, dira les mots de joie,
Ton corps sera vêtu de pétales de soie.

Je voudrais te donner tout l'amour de mon cœur,
Tel un ample rosier donne au printemps ses roses,
Et je voudrais bercer, en mon âme, tes pleurs
Comme l'ombre caresse une fleur qui repose.

Je voudrais te donner le soleil de la vie
Et les fruits les plus clairs du jardin de l'espoir,
Je voudrais te donner la douceur d'un beau soir
Et poser, en ton cœur, une extase infinie.

La nuit descend et pleure autour de nos deux âmes,
Nous écoutons des mots que nous ne disons pas
Et nous sentons nos cœurs, plus rouges que des flammes,
S'unir et se confondre et s'exalter tout bas.

La Vie, en nous jaillit, nous n'osons pas La vivre,
Trop d'ombres dans nos yeux nous cachent sa clarté,
Nous La voyons passer, nous n'osons pas La suivre,
Et nous attendons l'heure avec anxiété.

Car nous attendons d'elle au fond de nos deux êtres,
Ce qu'il faudrait nous dire et ce que nous taisons,
Ces quelques mots si doux qui nous feraient connaître
La Vie et le Soleil que nous méconnaissons.

*Pour L. T.*

Je sens battre ton cœur tout à l'ombre du mien.
J'aperçois dans tes yeux tant de pleurs invisibles.
Tu ne dis rien ; mais je comprends ; O ! je sais bien
Qu'il est des mots trop durs pour tes lèvres sensibles.

Je devine le sens de tes moindres silences
Et le chant des oiseaux dans ton doux regard bleu ;
J'entends tomber la pluie en ta pauvre espérance
Et le vent, âprement, pleurer dans tes cheveux.

Je vois, de tes deux mains, neiger ton âme amère
Sur la prairie en deuil de tes illusions,
Et parfois s'incliner lentement vers la terre
Ton petit front d'enfant avec obstination.

Je sens mourir en toi, jour à jour, davantage,
La clarté qui nimbait ta pensée et ton cœur,
Et je crains que le soir, embrumé de nuages,
Ne s'en vienne trop tôt assombrir ta fraîcheur.

Partons vers la lumière au long des blanches routes,
Partons avec nos cœurs comme uniques flambeaux,
Loin des haines du monde et des affres du doute,
Loin des mornes sentiers, vers un Destin nouveau.

Laisse-moi te conduire à la plaine fleurie,
Où scintille l'ardeur immense du soleil,
Laisse-moi découvrir à ton âme ravie
L'éclatant horizon de ce nouveau réveil.

Si ton âme est petite et que l'ombre t'effraie,
Si ton âme est pareille à la frêle tremblaie,
Si ton âme ne sait qu'il est beau de souffrir,
Il faudra me quitter sans ne plus revenir.

Il faudra me quitter pour un très grand voyage,
Par-delà l'Océan, l'Univers, l'Inconnu,
Et cueillir le bonheur avec tes doigts menus
Dans quelque jardinet caché par un grillage.

Chanter tous les matins, le même air suranné,
Puis, t'endormir le soir, sous un manteau de brume,
Dans ton jardin discret, que la rose parfume,
Mais dont la grille d'or limite le verger.

Il faudra vivre ainsi, sans savoir ce qu'est vivre,
Sans aimer le soleil qui me forge et m'enivre,
Sans connaître la Terre et ses champs et ses blés,
Sans connaître l'amour de vivre — pour créer.

Oh ! ne sens-tu donc pas que la Vie est plus belle,
Que tu vas dans la nuit et piétines l'Amour,
Que chacun de tes pas sur la route mortelle
Fait se courber ton cœur sous un fardeau plus lourd.

Que les roses de l'aube en ton âme s'effeuillent,
Qu'en tes doux yeux d'enfant la lumière s'éteint,
Que tu cherches la joie et que l'ombre t'accueille,
Que tu cherches toujours, que tu cherches en vain.

Oh ! ne vois-tu donc pas le soleil et les fleurs,
Et les champs et les bois et la clarté des plaines.
Oh ! n'entends-tu donc pas que mon âme est en pleurs
Et qu'à sentir le tien, mon cœur est lourd de peine.

Lentement et jour à jour
Notre amour
S'effeuille.
Est-il encor ? ou n'est-il plus ?
Et toi, et toi, oh ! m'aimes-tu ?
Je ne sais pas ; je ne sais plus.

Au seuil
En deuil
De ma demeure,
Mon cœur
Est seul
Et pleure.

Un matin,
Le chemin
Fut terni
Et détruit
Par la pluie.

Au matin d'une nuit
Le soleil était mort
Et je vivais encor.
Au matin d'une nuit,
Le chemin fut détruit.

Et lentement, jour à jour,
Notre amour
S'effeuille.
Est-il encor? ou n'est-il plus?
Et toi, et toi, oh! m'aimes-tu?
Je ne sais pas ; je ne sais plus.

Elle n'est pas venue et je m'en suis allé
Vers un sentier perdu tout au fond de la plaine,
Elle n'est pas venue et mon cœur, esseulé,
Doucement, a gémi sans colère et sans haine.

Oui, je sais que la joie est une aube qui passe,
Mais cette aube m'était ses deux mains et ses yeux,
Et le miel de sa bouche et les fleurs de sa grâce,
Et la tendre splendeur de son corps lumineux.

Elle n'est pas venue et je l'attends encor
Dans mon sentier perdu tout au fond de la plaine,
Car je sens que ses pas trouveront sans effort
Mon sentier... si son âme veut bercer ma peine.

Ton cœur a lentement quitté mon pauvre cœur
Comme un vaisseau qui part pour un lointain voyage ;
Il m'a laissé tout seul, sur le bord du rivage.
Ton cœur a lentement quitté mon pauvre cœur.

Tes yeux étaient mes yeux, ton âme était mon âme
Et je me voulais grand pour l'être auprès de toi,
Je me voulais soleil, espoir, amour, effroi,
J'aurais voulu mourir pour te donner mon âme.

Tes mains, papillons d'or, volaient dans le matin,
Tes mains, oiseaux légers, volaient de branche en branche,
Tes mains, petites mains, tes douces mains si blanches
Eclairaient les buissons de mon humble chemin.

Mes pas suivaient les tiens, l'Eté nous précédait,
Les herbes et les fleurs chantaient à notre approche,
Mais dans le vieux jardin, l'Hiver déjà veillait,
L'Hiver brumeux et froid, l'Hiver déjà si proche.

Il se leva, soudain, couvert de cendre et d'ombre,
Il secoua l'Azur en un large frisson,
Il mordit la lumière, il mordit les moissons
Et répandit la peur en mornes faisceaux d'ombre.

Nous écoutions le vent, le vent nous étreignait,
Et fleur à fleur, mes fleurs se fanaient une à une,
Quand, par un triste soir délaissé par la lune,
Ton cœur quitta mon cœur et s'enfuit à jamais.

Je t'aimais, je t'aimais comme on aime les fleurs,
Comme on aime les fruits du jardin que l'on aime,
Et j'aimais en toi l'ombre et la clarté suprême
De ton âme d'enfant, de ton âme de fleur.

Je t'aimais comme on aime un rayon de soleil
Qui s'attarde le soir à la cîme des arbres,
Et qui pose un baiser sur les lèvres de marbre
De la nuit qui s'en vient, les bras lourds de sommeil.

Je t'aimais comme on aime au printemps de la vie,
Quand le cœur est plus clair que les yeux clairs des blés,
Je t'aimais comme on chante à travers les prairies,
Je t'aimais, je t'aimais comme on aime l'Eté.

Mais je suis resté seul au seuil de l'avenir,
Car ton âme a quitté le jardin de mon âme,
Ne me laissant de toi qu'un dernier souvenir,
Celui des lentes larmes que verse mon âme.

Je me sens autre dans ma chambre
Que ne me sens partout ailleurs,
Car dans ma chambre, mieux qu'ailleurs,
Tout le Passé me saute au cœur.

Tout le Passé qui fut ma vie,
Tout ce Passé qui dort en moi,
Passé d'amour, Passé d'effroi,
Tout le Passé, toute ma vie.

Elle était douce, mon amie,
Elle aimait l'ombre de mes fleurs,
Elle était douce et sa douceur
Berçait les peines de mon cœur.

Elle est partie ainsi qu'un rêve,
Ma vie alors s'est faite pleur,
Et, pleur à pleur, depuis ce rêve,
Tout le Passé me saute au cœur.

Tout est mort en moi,
Ma pensée est morte.
Le seuil de ma porte
Se souvient de toi.

Tu t'en es allée ;
Je ne t'en veux pas
Ma petite aimée ;
Je ne t'en veux pas.

Pardonne à mon cœur
De t'aimer encore,
Tu m'étais l'aurore,
L'humble aurore en fleur.

L'ombre est sur la Terre,
Et dedans mon cœur
L'ombre se resserre
Et verse des pleurs.

Et larme après larme,
L'ombre en lentes larmes
Pleure mes espoirs,
Mes pauvres espoirs.

Tout est mort en moi,
Ma pensée est morte.
Le seuil de ma porte
Se souvient de toi.

Je suis seul et bien las,
Elle s'en est allée,
Les heures, pas à pas,
De moi l'ont éloignée.

Elle était si petite
Au bord du grand bateau,
Il l'emporta si vite,
Si vite sur les eaux.

Mes larmes lentement,
Les larmes de mon âme,
N'ont pu suivre longtemps
Ce tombeau de mon âme.

Et l'ombre de mes pleurs,
En lambeaux de détresse,
Répandit en mon cœur
Une immense vieillesse.

J'ai vécu quelques jours dans l'ombre et la lumière
Que me donnait ton âme éprise de clarté,
Que me donnait ta bouche en sa fraîcheur première,
Que me donnait ton corps frémissant de beauté.

J'ai vécu quelques jours, du rêve de ce rêve,
Au fond de mon jardin que tes pas ont fleuri,
Mais tes pas m'ont quitté doucement dans la nuit,
Avant qu'à l'horizon, le soleil ne se lève.

Et je suis resté seul par un morne matin,
Par un matin brumeux, crispé de lassitude,
Avec mon cœur en deuil, avec mon rêve éteint,
Avec ma pauvre solitude.

Je sens naître en mon cœur cet étrange désir
De revivre les jours de tendresse et de peine,
Les anciennes douleurs, les anciens souvenirs,
Qui sont tissés d'amour, de regrets ou de haine.

Je voudrais reculer dans les lointains du temps
Pour revoir le soleil bondissant et superbe
Se mirer dans la mer, se blottir dans les herbes
Et roussir les fruits verts de ses rayons sanglants.

Oui, revoir le printemps, les forêts, les rivières
Et les chemins d'alors où mes pas s'égaraient,
Quand les blés, amplement, chantaient dans la lumière,
Et que j'aimais les fleurs et que les fleurs m'aimaient.

Quand je n'étais pas seul et que deux mains amies
Ecartaient de mon front les ténèbres du soir,
Et me nimbaient d'azur et me berçaient d'espoir,
Et cachaient à mes yeux les sanglots de la vie.

Nous allions à la mer par les matins d'automne,
Ton cœur était plus doux que le rythme des fleurs,
Ton âme était si pure et me semblait si bonne
Que chacun de nos pas allégeait ma douleur.

Nous allions lentement, au long des grands rivages,
Sous les yeux du soleil, dans les affres du vent,
La mer chantait en nous et berçait les nuages,
Tu me montrais l'Azur, de tes doigts frémissants.

Nous allions à la mer par les matins d'automne,
Par les matins voilés, quand le brouillard pleurait,
Quand nous étions heureux, plus heureux que personne,
D'aimer tout l'Univers dans nos cœurs qui s'aimaient.

Le rythme de la mer chantait dans tes deux yeux.
Ils étaient purs et clairs, plus doux que les nuages,
Et toutes mes pensées se reflétaient en eux
Quand je me reposais, le soir, sous leur ombrage.

Je m'en venais souvent, après un jour trop long,
M'abriter dans la joie de ton âme enfantine,
Et tes doigts, plus légers que des ailes mutines,
Ecartaient tendrement la lourdeur de mon front.

Je m'en venais encor, sans même savoir l'heure,
Je m'en allais vers toi, je me sentais heureux ;
Ton cœur était au seuil de tes lèvres en fleurs,
Le rythme de la mer chantait dans tes deux yeux.

O ! ta voix d'autrefois
M'apparaît comme en rêve,
C'est l'Eté qui se lève
Sur les champs et les bois.

C'est le frisson joyeux
Du matin qui s'éveille,
C'est le chant merveilleux
Du raisin sur la treille.

Des nuages en fleur
Que l'aurore butine,
Des bosquets de fraîcheur,
De lilas, d'aubépine.

O ! ta voix d'autrefois,
Ta voix d'ombre et de neige,
Comme un ruisseau d'arpèges.
O ! ta voix d'autrefois.

Il fait seul en mon âme et mon âme est pareille
Au jardin qui m'entoure et dont l'ombre sommeille.
Je suis las aujourd'hui ; l'Eté berce les fleurs,
L'Eté verse l'amour, fleur à fleur, en mon cœur
Et des pétales d'or, lentement, me caressent.

O ! la douce torpeur des longs jours de tendresse,
De ces jours qui sont morts dans la nuit du Passé,
Mais qui vivent toujours dans mon cœur angoissé.

Souvent, quand le soleil chassait la nuit des plaines,
Tu venais m'éveiller par des chansons sereines,
Et tes doigts, tendrement, se rivaient à mes doigts.
Alors, je confondais la lumière et ta voix,

Le printemps de tes yeux, le ruisseau de l'aurore,
De ta bouche, les fruits toujours prêts à s'éclore,
Et, du matin naissant, le sourire et les pleurs.

Quand tu m'apparaissais, je croyais au bonheur,
Je croyais à la joie d'être jeune et d'être ivre
Et me sentais glorieux de t'aimer et de vivre.

Le matin languissant gémit à ma fenêtre.
Tout au fond de mon cœur, tout au fond de mon Etre,
Gémissent les regrets des jours d'or du Passé.

Que ces jours sont lointains, ces jours qui m'ont laissé
Comme un peu de soleil qui me berce et me grise,
Mais dont l'âpre saveur me dévore et m'épuise.

Il me semble revoir, là-bas, sur le chemin,
Ce rayon de clarté, cette aile de lumière,
Qui précédait ses pas, dès les heures premières,
Quand son cœur, doucement, s'en venait vers le mien.

Ses mains sentaient les fleurs et les fruits du jardin,
Ses yeux chantaient pour moi des chansons inconnues,
Et mes yeux apaisés, tendrement, par les siens,
La remerciaient tout bas d'être si tôt venue.

Mais la barque du rêve a glissé sur les ondes,
Et le matin, de brume et de larmes baigné,
Le matin frémissant d'un murmure éloigné,
A pleuré doucement sur les ondes profondes.

Mon esprit flotte au vent et le vent semble vivre.
O ! ce vent de la mer qui m'exalte et m'enivre
Et qui pose en mon cœur un baiser de soleil.

Je m'étends, lentement, dans le sable pareil
A la douce tiédeur des mains douces que j'aime,
Et j'écoute la mer en cette heure suprême.

Et j'entends et regarde et me sens pénétré
De ses milliers de voix, de ses mille lumières
Qui sont toute la vie en sa beauté plénière
Et s'érigent partout en bouquets de clarté

Un torrent de soleil se répand sur la plage,
Le jour semble plus clair qu'il ne le fut jamais,
L'Eté jaillit des cieux et bondit des nuages,
Mais en mon âme éteinte il fait nuit à jamais.

Le Soleil a vieilli les sentiers du jardin
Où les rosiers sont morts en pleurant leurs pétales,
Où les oiseaux chantaient dans l'éclat du matin
Quand tu venais fleurir, le sol, de tes sandales.

Les sentiers sont déserts et la terre en est terne,
Les gazons plus obscurs que des yeux sans clarté,
Ne tressent plus de fleurs aux lèvres de l'Eté ;
Là-bas se meurt mon rêve au fond de la citerne.

Mon cœur comme un orage, éclate en sanglots noirs ;
Le soir sordide et sourd, le soir, le morne soir
S'en vient à pas muets, vêtu de loques sombres,
Le soir s'en vient sordide et sourd entouré d'ombre.

Lentement, feuille à feuille, au seuil de ma maison
S'effeuillent les regrets des défuntes saisons,
Et mon âme, pareille à mon jardin qui pleure,
S'effeuille, pleur à pleur, dans l'ombre qui m'effleure.

Parfois le jour éclaire un vieux chemin discret,
Un de ces vieux sentiers, lambeau de quelque rêve,
Où nos pas ont laissé d'ineffables regrets,
Sous les herbes cachés, mais que le vent soulève.

Qu'il est beau, ce chemin où nous avons passé
Tout seuls parmi les fleurs, à l'ombre des nuages,
Quand le printemps chantait sous un dais de feuillages,
Et berçait nos espoirs dans ses bras irisés.

Quand les blés souriaient aux grands yeux du soleil,
Quand les fruits, mollement, se drapaient de lumière
Et que l'amour volait de clairière en clairière,
Bondissant dans l'Azur, tel un oiseau vermeil.

Quand nous étions heureux de notre humble jardin
Dont le moindre gazon paraissait un empire,
Dont le moindre sentier, dans l'éclat du matin,
Semblait être celui que nous devions élire.

Mais, depuis, le soleil a terni les prairies,
A brûlé les moissons, a séché les ruisseaux
Et l'aurore des cieux, à jamais s'est enfuie,
Embrumant le chemin de ses mornes sanglots.

Maintenant, ce chemin déserté nous rappelle
Les heures du passé qui dorment dans nos cœurs,
Et comme un tendre ami, doucement nous appelle
Pour évoquer en nous ces heures de bonheur.

Je suis las. Je ne sais si mon cœur est pareil
A celui du passant qui s'en va par la route ;
Je ne sais si mon cœur est pareil au sommeil
Qui referme mes yeux sur les ombres du doute.

Je suis las. J'ai vécu dans des jardins obscurs
Où les fleurs exhalaient des parfums inconnus,
Et j'ai cogné mon cœur à des lambeaux de mur,
Et mon cœur s'est ridé comme un vieux front déçu.

Je suis las. Je reviens du pays des cercueils,
Où j'ai terré mon cœur, où j'ai terré mes rêves
Et j'attends humblement, sur le pas de mon seuil,
Que s'en vienne le soir dans le jour qui s'achève.

Dans les taillis de ma pensée,
Dans les lointains du souvenir,
Je vois des ombres dispersées
Ce soir, vers moi s'en revenir.

J'entends de douces voix éteintes,
Je sens de douces mains aimées,
Je sens mon âme toute étreinte
Par d'autres âmes exhumées.

J'entends des larmes qui me parlent
De tant de choses en allées,
Et des fleurs mortes qui reparlent
De choses mortes, oubliées.

Je m'en vais seul vers le rivage
Où, si souvent, j'ai vu le jour
Jaillir, naguère, des nuages
Quand le soleil saignait d'amour.

Et là je pleure et je contemple
Ce qui fut Mer, fleuve, ruisseau,
Ce qui me fut jadis un temple,
Ce qui n'est plus qu'un vieux tombeau.

O ! j'ai revu dans mes tiroirs,
A l'heure où tout se perd dans les ombres du soir,
De vieux papiers jaunis et des lettres d'alors,
Quand tu trouvais des mots qui me bercent encor.

Et j'ai relu ces vieux papiers ;
Ces vieux papiers jaunis par de trop longs silences,
Et dont chaque feuillet fut un jour d'espérance,
Et dont chaque espérance est un cri du passé.

O ! ces cris du passé, tout au fond de mon cœur,
Et ces papiers jaunis tout au long de mes pleurs.
Chiffons vieillis dans vieux tiroirs,
Voilà ma vie et mes espoirs.

J'ai relu cette lettre et la relis encore,
Ce printemps de son cœur, ce pétale d'aurore,
Que ses yeux ont touchés pour y vivre aujourd'hui
Tendrement sous mes yeux dont l'hiver s'est enfui.

Ce feuillet que ses mains ont baigné de lumière,
Que sa bouche a fleuri d'un éclat argentin,
Ce feuillet dont les mots sont de vastes clairières
Qui me nimbent d'azur et de roses soudain.

Il a franchi la mer où luisait le soleil,
Il a capté l'amour qui chantait dans les vagues,
Et m'a rendu l'espoir en berçant mon réveil
De murmures très doux, de murmures très vagues.

Par ce long soir d'hiver où le vent dans la plaine
Semble meurtrir la Terre et les nuages fous,
O ! je veux te la dire à toi, toute ma peine,
Lentement te la dire en mots simples et doux.

Tu m'as donné la Joie et montré le Soleil,
J'ai connu par tes yeux de splendides réveils,
J'ai connu par tes mains la douceur des pétales,
Et la tendre clarté de ces aubes d'opale,
De ces aubes de rêve où le cœur semble en fleur.

J'ai connu par ton cœur, ce qu'était la Douleur,
Je te dois mes baisers les plus purs, les plus francs,
Et mes larmes d'extase et mes rires d'enfant,
Et les jours touffus d'ombre et les jours de lumière,
La fraîcheur des forêts, la chanson des clairières.

« J'aime »

Je te dois de savoir ce mot vaste et suprême,
Jaillissant comme un cri tout au fond de soi-même,
Ce mot tissé d'Azur, ce mot vêtu de flammes,
Qui fleurit humblement dans un sentier de l'âme.

Tu me l'as fait connaître et je t'en remercie,
Tu me l'as murmuré doucement comme on prie,
Ce mot gonflé d'amour et vermeil plus qu'un fruit,
Ce mot plein de ferveur, et d'espoir, et de vie.

Et nous avons connu le délire et la joie
Des flots écumants d'or sous les cieux qui flamboient,
Du Printemps, de l'Eté, des vergers, des moissons,
Des rivages de nacre et des clairs horizons.

Nous avons parcouru les chemins du Soleil
Ignorant les ténèbres, ignorant les nuages,
Et nous sommes montés, à des géants pareils,
Jusqu'aux amples sommets où les astres voyagent.

Ton ardeur m'emportait frissonnant sur son aile,
A travers l'Univers et ses affres rebelles,
Mais cette aile, soudain, comme un roseau trop frêle
Se brisa dans l'espace heurtant l'ombre contre elle.

Un ravin de silence infini succéda
A l'immense clameur du cahot des étoiles.
Un bloc d'ombre et d'effroi, souverain se dressa
Dévoilant à mon cœur ce que l'ombre dévoile.

Mon regard éperdu ne trouvait plus le tien,
Cependant nous planions, O ! nous planions toujours,
Mais ton cœur lentement, avait quitté le mien,
Et ton âme avait fui mon regard, pour toujours.

LIVRE IV

# Clairières

Le ciel est clair et le soleil comme un sourire,
Traverse les nuages.
D'arbres en arbres, les branchages
Redressent vers l'Azur les lèvres de leurs feuilles.

Le Printemps doucement les attend, les accueille
Dans la tendre splendeur qui rénove la Terre.
Les ombres ont quitté leurs retraites austères.
Sur les champs et les bois la lumière s'effeuille.
Mille parfums de fleur en fleur, de feuille en feuille,
Se répandent dans l'air.
Et leur soudaine étreinte a fait s'enfuir l'hiver.

Le ciel est clair et le soleil comme un sourire,
Traverse les nuages.

*A Constant Montald*

La terre a lentement défait son manteau sombre
Dont les agrafes d'or illuminent les cieux,
Et dispersent au loin le cortège des ombres
Dans l'éclat triomphant du réveil fastueux.

Rampant des gazons frais aux sentiers du jardin,
Des sentiers à l'étang, de l'étang à la plaine,
Les rayons du soleil, pénétrant le matin,
Répandent dans l'Azur leur tiède et blonde haleine.

La paupière des fleurs s'entr'ouvre à leurs baisers,
La lumière a jailli de sa conque d'ivoire,
Et le jour victorieux, exaltant sa victoire,
Fait chanter les oiseaux dans les bois pavoisés.

*Pour la petite fille de mon ami Adolf Waterman.*

## I

O ! ses pas incertains, sa démarche hésitante,
Et ses mains et ses yeux, ses grands yeux étonnés,
Et ses cheveux mutins et sa grâce naissante,
Et son petit corps clair comme un rayon d'été.

Elle est fleur, plus que fleur, plus limpide qu'azur,
Un éclat de rosée en un jardin de roses,
Elle est fraîche et gazouille et son front jeune et pur
Abrite un papillon... son âme qui repose.

Il faut beaucoup l'aimer car Elle est si petite,
Et la vie est si longue et si lourde parfois,
Les chemins sont obscurs, le soir tombe bien vite,
Et les doigts de la nuit sont perfides et froids.

Il ne faut lui donner que musique et douceur,
Ne semer dans ses yeux jamais l'ombre d'une ombre,
Il faut beaucoup l'aimer, lui montrer la douleur
Mais souvent l'écarter de ses bosquets trop sombres.

Elle s'éveille à peine, il faut bercer ses rêves,
Lui chanter des chansons de printemps et d'amour,
Et poser en son cœur où le matin se lève
Un soleil si puissant qu'il l'éclaire toujours.

## II

Elle a cueilli des fleurs dans l'ombre ce matin,
Les ombres ont souri de sa grâce enfantine,
Elle effeuillait les fleurs entre ses mains mutines
Et les fleurs embaumaient son petit cœur serein.

Elle appuya sa bouche entre leurs frais pétales
Et l'aube tout soudain, s'égayant de soleil,
Etreignit, dans un large et franc baiser vermeil,
Les roses qui chantaient sur son front doux et pâle.

*Pour la petite Andrée Hynckes*

## I

Pétale de soleil parmi les herbes folles,
Allant, venant, chantant dans la clarté qui vole
De lumière enivrée et berçant d'or les fleurs,
Elle orne le jardin de grâce et de douceur.

Ses petits pas légers s'en vont par les chemins,
Précédés de l'éclat triomphant de ses mains,
Et son corps est plus pur que la forme irisée
De l'ombre d'une rose étreinte de rosée.

## II

En gestes souples et soyeux,
Parmi les tendres violettes,
Dansent et sautent les fillettes
De la lumière plein les yeux.

Leurs mains sourient au blond réveil
Qui fait sourire le jardin,
Et leurs pas brodent le chemin
De sillons tendres et vermeils.

Leurs yeux, leurs lèvres et les fleurs,
Tout se confond au cœur des choses,
La clarté fait chanter les roses
Et les enfants chantent en chœur.

## III

Tu voudrais me donner ton jardin tout entier,
O ! ma petite amie aux grands yeux de lumière,
Quand nous errons à deux, dans les tendres sentiers
Où les fleurs, sous l'Azur, semblent d'humbles prières.

Ton regard est plus frais que celui des pétales
Que ta main doucement, comme un papillon blanc,
Vient effleurer au vol, orner d'aube lustrale
Et vêtir d'un éclat plus limpide et plus franc.

Tu m'apparais parfois, dans ce jardin que j'aime,
Une fleur si fragile et si claire à la fois,
Que je crains l'âpre hiver et ses mornes doigts blêmes,
Que j'ai peur de la vie et des ombres pour toi.

## IV

D'entre tes frêles doigts la rose deux fois rose
Vint éclairer mon cœur par son multiple éclat,
Mais ses pétales blancs et sa fraîcheur éclose
Me semblèrent moins purs que ton front délicat.

Ta jeunesse est pareille à la fleur la plus belle,
Mais au fond de tes yeux, il est plus de clarté,
Ton regard, tel un tendre et blond bruissement d'ailes,
Reflète ta douceur, ton ingénuité.

Dans ton petit jardin, parmi l'ombre des feuilles,
Parmi l'herbe qui croît sous tes pas si légers,
Reste toujours l'enfant que le soleil accueille
D'un sourire infini dès le seuil du verger.

Reste toujours sereine aux yeux clairs de l'Azur,
Chante au long des ruisseaux argentés de tes rêves
Et ne quitte jamais, pour des sentiers obscurs,
Ton jardin plein de fleurs d'où ton âme s'élève.

Il est des jours plus doux que l'ombre des nuages,
Des jours où chaque instant rappelle un souvenir,
Des jours remplis de fleurs, de fruits et de feuillages,
Des jours où le Passé semble nous revenir.

Il est des jours parfois où l'heure est si soyeuse,
Les regrets si lointains et les sentiers si clairs
Que notre âme pareille à la plaine joyeuse,
Reflète en éclats d'or l'éclat de l'Univers.

# Table des Matières

LIVRE PREMIER

## LES SENTIERS DU SILENCE


Je voudrais vous montrer . . . . . 11
J'ai peur de n'aimer point assez . . . . . 12
Je ne peux plus haïr . . . . . 14
Ils sont partis au clair de l'aube . . . . . 16
Vos pas éteignent dans les prés . . . . . 18
Sait-on vers quels pays lointains . . . . . 20
De bouge en bouge . . . . . 22
Il est de petits carrousels . . . . . 24
Les vieux objets . . . . . 26
Du fond des vieux horizons gris . . . . . 28


LIVRE II

## CHANSONS


Je veux chanter une chanson . . . . . 34
De la lumière entre en mon cœur . . . . . 36
J'attends un jour qui ne vient pas . . . . 38
Je voudrais dire, ô tant de choses . . . . . 40
J'ai peur d'être trop près de vous . . . . 42
Vous qui marchez au long des routes . . . 44

LIVRE III

## LES OMBRES DU CHEMIN...


Quand nous serons vieux . . . . . 49
O ! pouvoir être aimé simplement . . . . . 50
O toi qui t'en viendras . . . . . 52
Les pommiers blancs et frais d'orgueil . . . 54
Je voudrais te donner . . . . . 55
La nuit descend et pleure . . . . . 56
Je sens battre ton cœur . . . . . 58
Si ton âme est petite . . . . . 60
Oh ! ne sens-tu donc pas . . . . . 62
Lentement et jour à jour . . . . . 64
Elle n'est pas venue . . . . . 66
Ton cœur a lentement . . . . . 68
Je t'aimais, je t'aimais . . . . . 70
Je me sens autre dans ma chambre . . . . . 72
Tout est mort en moi . . . . . 74
Je suis seul et bien las . . . . . 76
J'ai vécu quelques jours . . . . . 78
Je sens naître en mon cœur . . . . . 80
Nous allions à la mer . . . . . 82
Le rythme de la mer . . . . . 84
O ! ta voix d'autrefois . . . . . 86
Il fait seul en mon âme . . . . . 88
Le matin languissant . . . . . 90
Mon esprit flotte au vent . . . . . 92
Le soleil a vieilli les sentiers du jardin . . . 94
Parfois le jour éclaire . . . . . 96
Je suis las . . . . . 98
Dans les taillis . . . . . 100

O! j'ai revu . . . . . 102
J'ai relu cette lettre . . . . . 104
Par ce long soir d'hiver . . . . . 106

LIVRE IV

## CLAIRIERES

Le ciel est clair . . . . . 113
La terre a lentement défait son manteau sombre 114
O! ses pas incertains . . . . . 116
Elle a cueilli des fleurs . . . . . 118
Pétale de soleil . . . . . 119
En gestes souples et soyeux . . . . . 120
Tu voudrais me donner . . . . . 122
D'entre tes frêles doigts . . . . . 124
Il est des jours plus doux . . . . . 126

SORTI DES PRESSES DE
EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie
A L'IMPRIMERIE
FINANCIÈRE ET COMMERCIALE
1, QUAI DU CHANTIER
BRUXELLES
LE 25 FÉVRIER 1914

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

# DERNIÈRES NOUVEAUTÉS
DE LA
# Maison Eugène Figuière & Cie

## Romans - Nouvelles - Littérature

Maurice des OMBIAUX : *Les Manches de Lustrine*, 2e édition, couverture de Léo Jo.
» *Le Joyau de la Mitre*, 3e édition, 131e mille.
Louis DUMONT-WILDEN : *Bérénice en Voyage.*
Jacques NAYRAL : *L'Empereur et le Cochon.*
Alexandre MERCEREAU : *Gens de là et d'ailleurs.*
Laurent TAILHADE : *Plâtres et Marbres.*
Grégoire LE ROY (membre de l'Académie Libre) : *Joe Trimborn.*
Jules-Marie DE FRANCE : *La Lumière*, roman utopiste.
Paul MAX : *Volcar le Terrible.*
Paul ANDRE : *Jan Moerloose*, flamingant, couverture de Oste.
Armand DETILLIEUX : *Monseigneur Barnabé.*
Tom RYNER, prince des conteurs : *L'Homme Fourmi.*
Edouard DE KEYZER : *Savério s'amuse*, mœurs de Constantinople.
H.-J. PROUMEN : *La Pétaudière*, mœurs de collège.
Victor CLAIRVAUX : *Le Manteau de Bure.*
Sylvain BONMARIAGE : *Les Caprices du Maître.*
Jules LEROUX : *Léon Chatry Instituteur.*
Pancrède MARTEL : *La Flûte du Chevalier Pèbre.*
Edmond FONTAINE : *Les Fantasques.*

## Poésie

Tom, prince des conteurs : *Chansons pour me consoler d'être heureux.*
MAK : *Les Sentiers du Silence*, avec un frontispice de de Constant Montald.
MAEKERS : *L'Hynnaire Etoilé.*
-HENRY : *Les Heures Passées*, préface de Valère Gille, frontispice de Louis Titz.
*...e des Lyriques Allemands*, par Henry GUILBAUX, préface d'Emile Verhaeren.
*...logie des Poètes Nouveaux de Belgique*, par M. GAUCHEZ, préface ... Gilkin.

## Divers

*...ibelungen*, trilogie allemande, traduite J. Van Der Velden.
...e à l'Académie Royale : *Un Raphaël, ...nement de Saint-Nicolas de Tarentino.*
... *Soldat*, pièce dont fut tirée *Chocolat.*
...e salon à deux personnages.
*... comprendre « Parsifal »*, ...uchez.

...antier, Bruxelles.

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE